

UNE FAMILLE CORSE

I

Pour prendre une idée exacte de l'aspect général de la Corse, on n'eût pu choisir peut-être un plus bel observatoire que l'endroit sauvage où venaient de faire halte, dans la partie orientale de l'île, à quelques lieues de Moita, deux voyageurs qui descendaient des montagnes. Cet observatoire était une colline verdoyante, parsemée de quelques oliviers dont le feuillage grêle permettait d'embrasser d'un regard l'immense horizon qui s'étendait à l'entour.

Un seul troupeau de brebis noires à quatre et à six cornes, broutait le gazon à quelque distance, et semblait livré absolument à ses caprices, pendant que les gardiens et les chiens dormaient à l'ombre des châtaigniers. Enfin, sauf le cri des cigales et le sifflement des merles dans les genévriers, on n'entendait aucun bruit.

Bien que les deux voyageurs fussent en apparence étrangers au pays, le riche panorama qui s'étendait autour d'eux, n'avait pu les distraire un moment du projet pour l'exécution duquel ils venaient de faire halte.

Après avoir quitté un sentier escarpé qu'ils suivaient depuis le matin, ils s'étaient assis sous un des châtaigniers séculaires dont l'écorce seule semble soutenir le volumineux feuillage, puis déposant sur le gazon deux gourdes bien remplies et quelques provisions tirées de leurs havre sacs, ils avaient disposé lestement un repas substantiel et abondant.

C'étaient deux jeunes gens, et malgré leur indifférence pour les beautés de la nature, on jugeait à leurs costumes qu'ils appartenaient à une classe assez élevée de la société.

L'un d'eux, pour qui le fumet d'un jambonneau étalé sur l'herbe dans une double feuille de papier, semblait avoir moins de charmes que pour son compagnon, était un petit jeune homme frêle et délicat ; n'eût été l'imperceptible moustache brune de sa lèvre supérieure, il eût pu passer pour un enfant. Ses cheveux, bien qu'une longue marche eût dû en altérer la symétrie, s'échappaient encore en boucles unies et soignées de dessous une légère casquette, de forme à la mode ; d'élégantes lunettes d'acier voilaient l'expression vague et peu hardie de ses yeux bleus. Sa taille était mince, élancée ; on eût dit un de ces adolescents damerets, pour qui l'air libre a trop d'oxygène et la lumière du soleil trop d'éclat, une de ces créatures timides et faibles à qui l'action et le mouvement sont interdits par leur nature, et à qui il ne reste pour dépenser leur activité intérieure que l'étude ou le travail du cabinet.

Le reste de son costume trahissait des habitudes d'élégance peu en harmonie avec les nécessités présentes. Ses bottes vernies lui avaient été d'un faible secours sur les roches de la Corse, malgré les guêtres soigneusement bouclées qui les protégeaient pendant la marche. Le charmant paletot d'été qui serrait sa taille, bien qu'il attestât la coupe savante d'Humann, avait dû le garantir fort mal le matin contre le vent froid des montagnes. Enfin, il semblait que le poids du carnier tout neuf qu'il avait porté sur ses épaules, excédât ses forces, car en arrivant au lieu de la halte, il s'en était débarrassé avec effort, et s'était laissé tomber sur l'herbe, épuisé de fatigue et découragé.

D'ailleurs il était en proie à des préoccupations intérieures, qui sans doute ne contribuaient pas peu à diminuer son énergie ; quelquefois son front pâle se plissait convulsivement et des soupirs involontaires s'échappaient de sa poitrine quand il regardait son compagnon.

Il y avait donc une cause morale qui s'unissait aux fatigues physiques pour le jeter dans cet état d'abattement. Il restait indifférent aux charmes du repas comme aux charmes de la nature, et il se contentait de tremper ses lèvres dans le vin généreux que contenait sa tasse de cuir, pendant que son compagnon exerçait son vigoureux appétit sur les mets étalés devant lui.

Ce nouveau personnage, en effet, n'avait rien de commun

avec la frêle miniature humaine que nous venons de peindre. C'était un gros garçon bien découpé, robuste sans lourdeur, à visage ouvert et mâle, dont le caractère était banal peut-être mais gai et plein de franchise.

Son costume, pour être moins élégant que celui de son ami, était beaucoup plus approprié à la circonstance. Son ample redingote de chasse en drap vert à bouton d'argent, pouvait également le défendre contre le froid et contre la pluie ; ses gros souliers n'avaient nullement souffert du contact des rochers corses, et sa casquette de cuir verni, protégeait ses traits contre les ardeurs du soleil méridional.

Il semblait aussi beaucoup plus habitué que son camarade aux excursions pédestres, et la fatigue pour lui se manifestait seulement par le monstrueux appétit dont nous avons parlé.

Enfin, l'unique pensée qu'il parût avoir en ce moment, était de voir complètement à nu les os du jambonneau qu'il attaquait du couteau et des dents.

Peut-être ce désir allait-il être satisfait, quand la première faim assuivie, le joyeux et matériel garçon s'avisa que son compagnon, au lieu de l'imiter, restait pensif, la tête appuyée dans ses mains, et lui laissait tout l'honneur de mener à bien son glorieux projet.

—Quoi donc ! monsieur Charles Labeccio, dit-il en riant, sans cependant interrompre le travail de ses mâchoires, la fatigue produit-elle sur vous un tel effet qu'elle vous empêche de déjeuner ? Aussi, pourquoi diable, continua-t-il d'un ton indifférent, avez-vous exigé que nous fissions à pied le chemin de Corte à Casabella ? Je savais bien, moi, que vous ne pourriez y tenir ! C'était bon pour un chasseur, un bourgeois campagnard comme moi ; mais vous, élevé à Paris, habitué à ne marcher que sur l'asphalte du boulevard Italien, comment pourrez-vous résister à tant de fatigues ? Nous aurions dû, au moins, prendre des chevaux, un guidé, que sais-je ! Vous serez épuisé quand nous arriverons chez votre tante, et il paraît que nous sommes encore loin de l'habitation.

—Deux heures de marche suffiront pour l'atteindre, répondit d'une voix douce et musicale comme celle d'une femme, celui qu'on avait appelé Charles Labeccio ; les indications qu'on nous a données sont si précises, que nous ne pouvons nous tromper de route. J'ai voulu, mon cher Paul, éviter les retards que des guides bavards et l'embaras de nos montures vous auraient occasionnés. Les motifs de ce voyage sont si importants pour moi que je ne dois pas perdre volontairement une minute, et encore ne sais-je pas si j'arriverai à temps !

Ces paroles furent prononcées d'un ton si triste, que Paul regarda fixement son jeune compagnon et lui dit avec un accent de cordialité :

—Ah çà, monsieur Charles, nous nous connaissons déjà depuis assez longtemps pour qu'il doive y avoir entre nous confiance et intimité ; eh bien, ma foi, je vous avouerai tout rondement que j'ai remarqué en vous quelque chose qui me chagrine ; vous avez des peines secrètes. Depuis ce matin surtout vous êtes triste, inquiet, et à mesure que nous approchons de l'habitation de votre tante, cette tristesse et cette inquiétude augmentent. A moins que l'émotion de revoir votre pays natal n'en soit la cause, je ne puis m'expliquer...

—Je vous ai dit, monsieur Duvert, que, quoique né en Corse et dans l'habitation même où nous allons, j'ai quitté le pays depuis l'âge de trois ans ; il est donc aussi nouveau pour moi que pour vous-même.

II

—Elevé à Paris, reprit-il, je n'ai jamais touché un fusil de ma vie ; aussi serai-je un pauvre chasseur. D'ailleurs je ne sais si je pourrai vous accompagner dans vos joyeuses promenades ; sans doute la mission dont je suis chargé auprès de ma tante occupera tous mes instants.

Il y eut un moment de silence. Charles était retombé dans sa rêverie et Duvert mettait en œuvre tous les ressorts